

Inédit

La chaise électrique (nouvelle)

Pa Kin

Introduction

De l'affaire Sacco et Vanzetti, Pa Kin* a tiré deux nouvelles, parues respectivement en octobre 1931 et en novembre 1932, « Mes larmes » et « la Chaise électrique ». Cette dernière, confiée initialement par son auteur à *Xiandai* (les Contemporains), la revue des modernistes shanghaiens, était à ce jour inédite en français.

Avant cela, Pa Kin avait consacré aux célèbres anarchistes italiens divers articles, destinés notamment aux lecteurs de *Pingdeng* (*The Equality*), une publication d'expression chinoise basée aux États-Unis, à San Francisco; et, en 1928, adapté dans sa langue l'autobiographie de Vanzetti, *Une vie de prolétaire*, dont il proposera une mouture corrigée en 1935 qui fut rééditée en 1940 et connut un autre tirage en 1947². En revanche, jamais il ne parvint à réaliser le livre qu'il se promettait d'écrire sur eux.

Tout comme dans « Mes larmes », c'est principalement de Vanzetti qu'il est question dans « la Chaise électrique ». Pa Kin, du temps qu'il séjournait en France, avait brièvement correspondu avec lui, et le militant libertaire qu'il est encore à cette époque vouait depuis à son aîné une admiration sans bornes, proche de la dévotion. À preuve, le sous-titre en forme d'hommage qui orne la version originale : « Xiangei yige shensheng jinian, À la mémoire d'un saint. » Et si cette mention a été effacée des versions subséquentes, pour des raisons qu'on ignore, Pa Kin n'en a pas pour autant renoncé à la métaphore religieuse, comparant Vanzetti ici à Jésus-Christ, et ailleurs au « Jésus de la légende ».

Mais l'affaire Sacco et Vanzetti n'aura pas seulement été pour Pa Kin une source d'inspiration directe. Ses échanges épistolaires avec Vanzetti ont produit sur lui une impression si profonde, et l'annonce de son exécution a provoqué un choc si violent, qu'il en fut amené, presque à son corps défendant, à composer son premier roman, *Destruction*³, une œuvre

sur laquelle l'ombre du poissonnier, un de ses dédicataires, plane en maints endroits, et qui décida de la carrière future de Pa Kin. L'intéressé s'est expliqué sur ce point, à deux reprises au moins⁴, et l'on observe que chaque fois qu'il lui sera donné plus tard d'évoquer la figure de Vanzetti, Pa Kin dira invariablement de celui-ci qu'il fut son « maître ».

Quand il achève ce récit bouleversant sur les derniers jours de Bartolomeo, longtemps après la disparition de Sacco et Vanzetti (ils furent électrocutés le 23 août 1927), Pa Kin n'a que 27 ans. En s'appuyant sur des témoignages glanés dans la presse, et d'abord la presse militante⁵, et par un effort d'empathie, il s'attache à reconstituer l'état d'esprit du condamné à qui une société inique s'apprête à ôter la vie. Ces lignes sont remarquables par ce qu'elles révèlent du tempérament de Pa Kin alors, de la colère qui l'habite, et surtout de son obsession de la mort, qu'il tentait déjà de conjurer, en des termes presque identiques, à travers le personnage de Du Daxin, le héros de *Destruction*. Il suffit de mettre « la Chaise électrique » en regard des textes des recueils *Au fil de la plume*⁶, datés des années 1980, où l'indignation est toujours aussi forte, mais le ton plus assuré et plus serein, pour mesurer le chemin parcouru entre la révolte inquiète du jeune Pa Kin et celle apaisée du vétéran des lettres chinoises.

Angel Pino

*Pa Kin est la transcription la plus communément admise en France, en tout cas la graphie sous laquelle il est connu. Elle se fonde sur le système dit de l'École française d'Extrême-Orient (EFFEO). Ba Jin est la graphie qui se fonde sur le système dit pinyin. Né le 15 novembre 1904, Pa Kin est mort centenaire, le 17 octobre 2005. Voir d'Angel Pino : « Pa Kin, autour d'une vie », *Le Monde libertaire*, Paris, n° 29, 22 décembre 2005-12 janvier 2006, pp. 33-37 ; et « Ba Jin, sa première œuvre », *Réfractations* 3, 1998.

1. « Dianyi » [La Chaise électrique], *Xiandai* (les Contemporains), vol. 2, n° 1, 1^{er} novembre 1932. Elle fut insérée peu après dans le recueil de nouvelles auquel elle donne son titre : *Dianyi ji* [la Chaise électrique], Xin Zhongguo shudian, Shanghai, février 1933 (rééd. : août de la même année). Notre traduction suit la version des *Ba Jin quanji* [Œuvres complètes de Pa Kin], Renmin wenzue chubanshe, Pékin, vol. 9, 1989, pp. 314-333. « Wode yanlei » [Mes larmes] a été rendue en français, sous le titre « Larmes », par Nicole Dulioust et Bernadette Rouis : Pa Kin, *le Secret de Robespierre et autres nouvelles*, Mazarine, coll. « Roman », Paris, 1980, pp. 67-86 (rééd. : Stock, coll. « La bibliothèque cosmopolite », Paris, 1997).

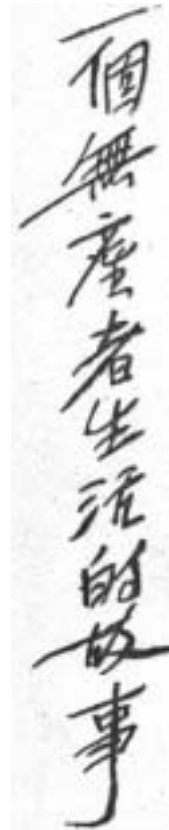
2. On trouvera le texte de l'avant-propos à l'édition de 1940, qui reprend et complète celui qui ouvre l'édition de 1935, dans la version française de l'autobiographie de Vanzetti parue en 1985 à l'enseigne du Vent du ch'min (*Cahiers du Vent du ch'min*, Saint-Denis, n° 5), sans mention des traducteurs (Huang San et Angel Pino).

3. Pa Kin, *Destruction*, traduction du chinois, introduction et notes par Angel Pino et Isabelle Rabut, Bleu de Chine, Paris, 1995.

4. Voir « Regards sur ma vie d'écrivain » (décembre 1932, revu en octobre 1935) et « À propos de Destruction » (20 mars 1958), in Pa Kin, *Destruction*, version française, pp. 210-211 et 230-237.

5. Nous avons signalé en note les principaux emprunts.

6. Voir, par exemple, Pa Kin, *Pour un musée de la « Révolution culturelle »* (*Au fil de la plume*), textes choisis, traduits du chinois, annotés et présentés par Angel Pino, Bleu de Chine, Paris, 1996.



Deux Italiens — l'un est cordonnier et l'autre, marchand de poisson — ont été condamnés à la peine de mort en Amérique, dans l'État du Massachusetts.

Tel un volcan, le pays tout entier est en éruption. À la prison de Charlestown, pourtant, tout est calme et tranquille.

Dans la paisible cité de Boston, on s'agite. À la prison de Charlestown, pourtant, tout est calme et tranquille.

Cette prison est la prison la plus grande de l'État du Massachusetts. Nul ne sait combien de fois la peine capitale y a été appliquée depuis 1805. Car c'est en 1805 que la prison a été bâtie, ainsi que le rappelle la date indiquée sur le linteau de la porte.

La prison est située au nord de la ville, dans une avenue calme. Le bâtiment est majestueux et derrière les grilles il y a des arbres et des fleurs. Les fleurs écloses éclatent de toutes leurs couleurs. Quel est le passant qui se douterait qu'il s'agit d'une prison ?

L'automne arrive. L'automne ici est magnifique. Chaque fleur, chaque arbre, le moindre brin d'herbe baigne dans la lumière caressante du soleil d'automne. Et les êtres humains pareil. Voilà pourquoi on entend de loin en loin les chants ou les rires des enfants.

Les enfants viennent jouer souvent devant les murs de la prison. Dans l'enceinte de la prison, on ignore depuis quand, il y a un érable. En automne, ses feuilles sont plus rouges que les joues des enfants, et lorsqu'elles tombent, les enfants se disputent pour les ramasser. Leurs rires cristallins emplissent les airs.

Cette année, on pense que l'automne sera précoce. Bien que ce soit le mois d'août, il fait frais. Pour ceux qui vivent ici, la vie devrait être agréable, à contempler les feuilles de l'érable et à écouter les chants des enfants, dans un bain de soleil.

Mais il n'en est rien. Car ceux qui vivent ici sont enfermés nuit et jour dans une cellule étroite, et ils attendent que la « mort » vienne les faucher.

Parmi eux, il y a un Italien du nom de Bartolomeo Vanzetti. Lui n'est pas comme les autres. Il passe ses journées le dos courbé sur une petite table en fer, à rédiger des lettres. Son physique a de quoi frapper : un front large, des sourcils très fournis, un regard serein et, au-dessus des lèvres, une épaisse moustache. Il a aussi de grosses mains, de grosses mains qui tremblent lorsqu'elles tiennent la plume¹. Mais son écriture ne trahit que les frissons du cœur.

À cette époque de l'année, la nuit tombe tard. Après le dîner, on attend que le noir se fasse, et généralement on attend longtemps. Ceux du quartier des condamnés à

1. En prison, Vanzetti avait travaillé dans un atelier de peinture, mais avait dû être ensuite affecté ailleurs car il ne supportait pas les émanations toxiques des produits qu'il manipulait. Il contracta un mal qui fut à l'origine de ces tremblements. (Cette note et les suivantes sont du traducteur.)

mort n'ont pas droit à la promenade. L'Italien ne peut donc rien faire d'autre que de rester couché sur son lit de fer ou tourner en rond dans sa cellule.

Un soir, au crépuscule, on entendait les chants clairs et légers des enfants. Volant par-dessus les murs de la prison, ils ont vogué jusqu'à la cellule de l'Italien, alors qu'allongé sur son lit de fer, les yeux grand ouverts, lui regardait l'obscurité se faire peu à peu.

Il était très fatigué car il venait de mettre un terme, depuis un peu plus d'une semaine, à une grève de la faim et qu'il ne s'était pas alimenté durant de nombreux jours. Il était extrêmement faible. Il n'avait pas encore eu le temps de recouvrer ses forces. Du reste, il n'aura jamais le loisir de les récupérer.

On aurait pu croire qu'il avait le regard vague. Mais non, il voyait beaucoup de choses. Les murs n'opposaient aucun obstacle à sa vue, pas plus que les villes ou les montagnes, ou l'océan. Il voyait distinctement. Sa vision avait toujours été très nette.

De l'autre côté de l'océan, sur l'autre rive, au pied des montagnes, c'est là que vit sa famille. Les montagnes sont magnifiques. À l'aube, quand le soleil se lève, elles sont bordées d'une frange dorée; et le soir, quand le soleil se couche, un voile rouge les enveloppe. Et le ciel au-dessus est éternellement bleu.

Il pense à sa famille avec tendresse, à son bon vieux père et à ses deux charmantes petites sœurs qui viennent encore de lui écrire. Leurs lettres contiennent des mots qui vous arrachent des larmes. Voilà sept ans qu'elles lui écrivent, car voilà sept ans qu'il est enfermé dans sa geôle². Leurs lettres sont pleines de confiance et d'espoir. Rien n'a pu persuader ses sœurs qu'il était coupable! Elles veulent encore croire qu'il sortira d'ici vivant!

Il a quitté son pays natal il y a dix-neuf ans, et n'y est plus jamais retourné. Là-bas, la vie de ses compatriotes est dure. Son père doit certainement être de plus en plus faible. Dans une de leurs lettres, ses sœurs ne disaient-elles pas que depuis quelque temps il n'arrêtait pas de tousser? Il se souvient du visage de son père: des traits émaciés, des yeux tristes, des cheveux gris. Lorsqu'il a quitté la maison, son père n'a pas dit un mot. Il lui restait ses deux filles. À l'heure du départ, Luigia, qui était très jeune, l'a serré dans ses bras en sanglotant. Elle n'avait pas douze ans. Depuis, elle est devenue adulte, et – qui l'aurait cru? – elle est allée toute seule en France, et maintenant elle traverse l'Atlantique pour venir le voir.

Elle n'est pas encore là. Mais des amis français avec lesquels il est en contact lui ont envoyé ce télégramme:

« Ta petite sœur a embarqué ce soir. Elle aura sûrement le temps de te serrer contre son cœur. Elle t'embrassera aussi de notre part³. »

Voilà bientôt une semaine qu'il a reçu le télégramme, mais Luigia n'est toujours pas là. Et il ne reste plus que trois jours avant l'exécution de la sentence. Sauf imprévu, il passera sur la chaise électrique le 22 à minuit, au terme de sept années d'une lutte acharnée.

La mort, telle une ombre effrayante, plane au-dessus de sa tête depuis six ans, six longues années! Les hommes comme lui, il le sait, ne craignent pas la mort, parce

2. Sacco et Vanzetti furent arrêtés le 5 mai 1920; leur exécution eut lieu le 23 août 1927, à 0 heure.

3. Texte du câble adressé à Vanzetti par le Comité Sacco-Vanzetti de Paris, en août 1927: « Vous vivrez. Il faudra bien que ta sœur Luigia, qui s'embarque cette nuit, puisse, bientôt, te serrer dans ses bras et te transmettre nos baisers fraternels » (cité par Ronald Creagh, *Sacco et Vanzetti*, La Découverte, coll. « Actes et mémoires du peuple, Paris, 1984, p. 227).

qu'il est athée, qu'il est socialiste. Il n'empêche, comment accepter la mort quand on porte au cœur tant d'amour et tant de haine !

La perspective de la mort le met en colère. Voilà sept ans qu'on l'a arrêté et six ans qu'on l'a condamné à mort. Mais pourquoi devrait-il mourir ? Il n'a jamais tué, jamais volé, jamais versé le sang, jamais dérobé d'argent⁴. Or c'est pour meurtre et pour vol à main armée qu'il a été condamné à mort. On a raconté qu'il avait tué deux hommes à coups de pistolet en plein jour, dans la rue, et leur avait dérobé leur argent. Mais ceux qui prétendent cela ont-ils des preuves ? Oui, bien sûr, ils ont trouvé trois témoins bizarres qui l'ont identifié formellement, et qu'importe s'ils étaient trop loin pour le voir. Mais lui aussi avait des témoins, et dix fois plus nombreux ! Des témoins qui ont confirmé qu'il se trouvait bien là où il disait le jour en question, et ce qu'il y faisait ; qui ont, en un mot, honnêtement confirmé qu'il était innocent. Mais le juge⁵ a décrété que ces trente et un témoins n'étaient pas dignes de confiance, et qu'ils mentaient. Ce vieux juge assis sur son tas d'or, ce juge à face de singe, ce juge qui sert au tribunal depuis tant d'années, ce juge qui, dans sa loge au théâtre ou dans son club privé, apparaît toujours vêtu de son smoking et coiffé de son chapeau haut de forme, comment les paroles vraies de ces hommes et de ces femmes qui gagnent leur pain en travaillant de leurs mains pourraient-elles ébranler sa conviction ? Ils ne connaissent pas les usages, n'ont jamais mis les pieds dans une loge de théâtre ou dans un club privé, ils n'ont même pas porté de smoking ! Ils ne sauraient que mentir ! Et puis ce sont des Italiens, des petits Italiens mangeurs de spaghettis ! Sans compter que le droit a fait des progrès. Dans la République du Dollar, on n'a jamais manqué d'imagination. Le juge a inventé un nouveau chef d'inculpation : la « conscience de la culpabilité »⁶, qui lui permet d'affirmer à coup sûr, au vu de vos idées, de vos paroles ou de votre comportement, que vous êtes coupable. Un jugement infaillible.

Le voilà donc, lui qui n'a jamais dérobé d'argent ni tué personne, condamné à mort pour meurtre et vol à main armée. Et ceux qui ont de l'argent et occupent une position élevée de s'écrier : « Coupable, coupable indiscutablement, notre juge ne peut pas se tromper ! » Certes, partout dans le monde, des voix s'élèvent et crient en chœur : « Nous ne vous croyons pas, nous exigeons leur libération ! » Mais ces voix qui réclament justice sont les voix de ceux qui n'ont pas le sou et n'occupent aucune position enviable, elles n'ont pas le pouvoir de les sauver. S'ils crient « Nous exigeons leur libération », c'est que quelqu'un partage son sort. Il s'agit d'un bon ami à lui, plus jeune, qui a une femme charmante et deux enfants, un fils et une fille. Voilà sept ans qu'ils sont en prison tous les deux, et six ans qu'ils ont été condamnés à mort ! La cellule de cet homme est contiguë à la sienne, et depuis que l'autre y a emménagé, il entend tous les jours sa voix qui l'appelle, ou bien sa voix et celle de son épouse qui bavardent ensemble.

Il lui est très pénible d'entendre Nick (l'homme se prénomme Nicolas) et son épouse Rosa bavarder ensemble. La jeune épouse de Nick est une ravissante Italienne du Sud. Son corps menu respire l'amour et le courage. Elle aime tendrement son mari et chaque fois qu'elle vient le voir elle le reconforte de ses paroles. Il n'y a qu'une femme qui soit capable d'aussi douces paroles ! Il faut voir avec quel courage ce petit

4. Allusion aux propos tenus par Vanzetti le 9 avril 1927 devant le juge, avant que celui-ci ne prononce la sentence. Voir Sacco et Vanzetti, *Lettres, 1921-1927*, trad. Jeanne Guéhenno, Paris, 1971, p. 301.

5. Webster Thayer (1857-1933).

6. En anglais : « Consciousness of guilt ».

bout de femme essaie depuis sept ans de sauver Nick. En ce moment, en ce moment où tout semble perdu, elle refuse encore de baisser les bras.

Une scène tragique s'est gravée dans son cerveau. Nick avait entamé une grève de la faim depuis plus de trente jours. Ils avaient beau faire, Nick refusait de manger. Plutôt mourir de faim, disait-il, que d'accepter quoi que ce soit de la justice bourgeoise. Ils avaient même tenté, mais en vain, de l'alimenter de force. Finalement, Rosa est venue, pour essayer de le convaincre d'arrêter. Nick avait été emmené à l'infirmerie de la prison, il respirait faiblement, et elle se tenait au-dessus de son lit en sanglotant. Il a ouvert ses yeux fatigués et a regardé amoureuxment Rosa. Et des larmes ont coulé de ses yeux.

Rosa lui a parlé gentiment, elle a prononcé des paroles tendres, tout en portant de la nourriture à sa bouche avec une cuillère. Il a remué légèrement la tête et s'est mis lentement à manger. Le visage de Rosa était penché au-dessus de sa tête et ses larmes coulaient sur les joues de son mari. Il a esquissé un sourire : « Ne pleure plus, a-t-il dit, tu vois je me rends. »

Cette scène, évidemment, Bartolo ne l'a pas vue de ses propres yeux. On la lui a racontée, mais sachant à qui il a affaire il ne doute pas que les choses se soient passées ainsi. Ce couple, il le connaît bien. Sacco est un jeune homme intelligent, qui travaillait dur toute la semaine pour gagner un peu d'argent et subvenir aux besoins de sa petite famille. Dans la journée il travaillait à l'usine, et le soir, une fois rentré à la maison, il s'occupait de son petit potager. Sa charmante épouse et lui s'entendaient bien. Ils ont un fils auquel il a donné le nom le plus grandiose qui soit pour un Italien, celui de Dante. Ils ont aussi une fille⁷. Sa mère l'a mise au monde après que Sacco a été emprisonné.

Aux yeux de beaucoup de gens, le jeune couple avait tout pour être heureux. Mais eux ne voulaient pas se contenter de la vie qu'ils menaient. Comme ils ne sont ni égoïstes ni aveugles, ils voulaient faire quelque chose pour que ceux qui sont plongés du matin jusqu'au soir dans le chagrin et dans les larmes trouvent enfin le bonheur. Et c'est pourquoi ils sont devenus socialistes.

Les socialistes n'ont absolument rien à voir avec les braqueurs et les assassins ! Mais d'autres pensent le contraire, et ils l'ont arrêté en prétendant qu'il avait tiré en pleine rue sur quelqu'un avec son pistolet, et l'avait tué pour lui dérober son argent. Où sont les preuves ? La « conscience de la culpabilité » découverte par ce grand juge ne constitue-t-elle pas une preuve suffisante ? Nick avait des témoins qui sont venus au palais de justice et qui ont attesté qu'au moment du crime Sacco se trouvait ailleurs. Il avait trente-deux témoins et aussi d'autres preuves matérielles. Mais aucune de ces preuves n'a été reçue, au motif qu'elles émanaient de représentants de l'autre classe. Qui sont ces gens qui n'ont ni argent ni position sociale et qui travaillent de leurs mains ? Pour le vieux juge de la République du Dollar, ils ne méritent rien d'autre que la mort ! Ne sont-ce pas tous des « bâtards » ? C'est de ce nom que le vieux juge, qui porte un smoking, fréquente un club privé et joue au golf, les a traités. Et le gouverneur de l'État de même⁸. Et les trois professeurs aussi, ces trois professeurs auxquels le gouverneur a demandé de constituer une « commission consultative » pour

7. Dont le prénom est Inès.

8. Alvan Tufts Fuller (1879-1958), gouverneur du Massachusetts de 1925 à 1929. Ancien vendeur de bicyclettes devenu millionnaire.

étudier leur dossier⁹ et dont la conclusion a été : « Dans l'ensemble... coupable¹⁰. »

Ces trois professeurs sont d'éminentes personnalités de la République du Dollar. En particulier M. Lowel, qui se trouve être le recteur de l'université de Harvard. L'université de Harvard, cette respectable institution culturelle à laquelle même la vieille Chine, de l'autre côté de l'océan Pacifique, envoyait chaque année ses fils de bonnes familles y poursuivre leurs études. L'université de Harvard n'est-elle pas le meilleur établissement d'enseignement supérieur de l'État du Massachusetts, voire de la République du Dollar ? Son vieux recteur, qui avait traité, le visage empourpré de rage, un des témoins de Sacco de « menteur », et qui avait dû ensuite lui présenter des excuses en lui serrant humblement la main¹¹, a pourtant été catégorique : « Dans l'ensemble, ils sont coupables ! » Quant au vieux directeur du Massachusetts Institute of Technology et au vieux juge émérite, ils ont déclaré : « Le tribunal n'a pas à être critiqué. » Ce qui signifiait : la justice bourgeoise doit être respectée !

En bref, c'est toute la République du Dollar qui s'est mobilisée pour assassiner ces deux ouvriers étrangers. Car ce ne sont, oui, que deux misérables petits ouvriers. Lui, Bartolo, n'est qu'un simple travailleur, un marchand de poissons ambulant ; et son compagnon, Nick, un cordonnier laborieux, un bon artisan. Comment ces deux hommes pourraient-ils se défendre contre la machine judiciaire de la République du Dollar ? Comment pourraient-ils échapper à l'emprise du veau d'or ?

Le gouverneur de l'État du Massachusetts, cet homme à la face si ronde, a reporté la sentence d'un mois. Tandis qu'il examinait personnellement l'affaire, n'est-il pas allé rendre visite en prison à Bartolo, n'a-t-il pas discuté avec lui pendant une heure et demie¹² ? Ce gentleman à la face ronde ne lui a-t-il pas souri en lui serrant la main, n'a-t-il pas aussi écouté ce qu'il lui racontait avec attention, ne lui a-t-il pas dit qu'il voulait qu'on lui rende justice ? Et sur le moment, Bartolo a failli croire que ce petit homme à la face ronde allait lui rendre justice. Il avait oublié que ce petit homme à la face ronde faisait partie des riches et des puissants, qu'il possédait de nombreuses actions dans la grande industrie, et qu'il était sur le point de se présenter aux prochaines élections présidentielles. Ce petit homme à la face ronde est du camp des « vainqueurs », et il avait en tête de se faire aider par les gros capitalistes pour entrer à la Maison Blanche. Il voulait goûter au plaisir que procure l'exercice des fonctions de chef de l'État des États-Unis. Futur président de l'Amérique, actuel gouverneur de l'État du Massachusetts, il a publié un article dans *Success Magazine* dans lequel il proposait que soient exterminés les socialistes de tout poil¹³. Voilà que l'occasion s'offrait à lui.

9. Il s'agit de Lawrence Abbott Lowell (1856-1943), président de Harvard, du juge en retraite Robert Grant (1852-1940) et du professeur Samuel W. Stratton (1861-1931), président du MIT, qui constituèrent la commission consultative d'enquête (dite commission Lowell) formée à la demande du gouverneur Fuller le 1^{er} juin 1927. Leurs conclusions furent rendues le 27 juillet suivant.

10. Voir *Decision of gov. Alvan T. Fuller in the Matter of the Appeal of Bartolomeo Vanzetti and Nicola Sacco from Sentence of Death Imposed Under the Laws of the Commonwealth*, Reprinted by the Sacco-Vanzetti Defense Committee [1927].

11. Le témoin en question, Bosco, était rédacteur de *La Notizia*, le journal d'expression italienne publié à Boston par Aldino Felicani (1891-1967), le fondateur du comité Sacco-Vanzetti local. Sur cet épisode : Francis Russell, *L'Affaire Sacco-Vanzetti*, trad. par Magdeleine Paz, Laffont, Paris, 1964, pp. 377-379.

12. Le 22 juillet 1927, alors que les deux prisonniers avaient entamé une grève de la faim.

13. Allusion à l'article publié par Fuller dans le numéro de décembre 1926 de la revue en question, « Why I Believe in Capital Punishment ».

La décision du gouverneur de l'État est tombée : Dans l'ensemble, ils sont coupables... Chaise électrique. Il a rendu la justice à laquelle on s'attendait : la justice bourgeoise, qui exprime la position d'une classe et pour laquelle le fait d'appartenir à l'autre classe constitue une preuve éclatante de culpabilité. Dans sa décision¹⁴, le gouverneur de l'État l'avouait presque ouvertement : Je suis le gouverneur de l'État ! Et j'espère bien être le président des États-Unis ! Je suis un gouverneur du peuple et je serai le président du peuple ! Ces deux misérables ouvriers n'ont qu'à disparaître, un point c'est tout.

Donc, la chaise électrique ! Le doute n'est plus permis, Bartolo et son compagnon Nick vont passer sur la chaise électrique, dans trois jours, à minuit. Le temps presse ! Voilà six ans que la chaise électrique les attend. Voilà six ans que la chaise électrique le hante, six ans qu'il lutte désespérément sous son ombre. Six ans, plus de deux mille jours. Deux mille jours qui semblent avoir passé comme un rêve, ou plutôt un cauchemar. Et maintenant il ne reste plus que trois jours. Trois jours qui, comparés aux deux mille jours qui les ont précédés, paraissent bien courts ! Cette fois, il en est bien conscient, il n'en a plus pour longtemps à vivre. Dans trois jours il sera mort, et le petit homme à la face ronde, le vieux juge qui l'envoie à la chaise électrique, le recteur à la figure solennelle, et tous ceux, tous ceux qui portent des smokings et des chapeaux haut de forme, eux, continueront à vivre. Ils continueront à vivre, alors que lui n'en a plus que pour trois jours.

Trois jours, soixante-dix heures, à rester enfermé dans sa cellule étroite. Et sa sœur qui traverse l'océan, et qui vient de là-bas, de cette Italie où le ciel est d'un bleu azuré et où le soleil a la couleur de l'or. Les paysages de l'Europe du Sud sont si beaux. Sa maison se trouve sur les rives de la Maira¹⁵. La forêt est épaisse et il y a un pont de pierre. Les eaux du fleuve sont tellement limpides que depuis le pont on peut voir au fond les pierres blanches. Les gens de là-bas sont des gens simples, ils le chérissaient comme s'il était de leur famille. Quand il est parti, ils sont tous venus lui dire au revoir, ils lui ont souhaité bonne chance, ils l'ont béni en versant des larmes. Ils l'ont même accompagné un bon bout du chemin.

Jamais il n'a pu oublier son village d'Europe du Sud. Il y a sept ans de cela, il avait bien l'intention de retourner là-bas, pour y vivre avec son vieux père et ses deux sœurs. C'est alors qu'on l'a arrêté subitement. Ce ne sera pas long, a-t-il pensé, je ne moisirai pas longtemps en prison, je vais être libéré et je retournerai au pays, en Europe du Sud. Et voilà que maintenant il n'a plus que trois jours à vivre. Que pourrait-il faire en trois jours, en soixante-dix heures ?

Dans sa cellule, il y a une fenêtre avec des barreaux en fer. Quand il regarde au travers, il ne voit qu'un bout de ciel sombre. Un grand bâtiment lui bouche la vue. Le soleil pénètre difficilement dans la pièce et il ne voit pas la lune.

En Europe du Sud, en ce moment précis, la lune brille dans la nuit. De tendres airs de mandoline s'envolent par les fenêtres des vieilles bâtisses et flottent dans la douceur du soir. Sous les fenêtres qui donnent sur la rue, de jeunes hommes, souvent, donnent la sérénade aux demoiselles, et alors les rideaux de gaze blanche

14. *Decision of gov. Alvan T. Fuller...*, *op. cit.*

15. Dans la province de Cuneo, Piémont. Pour ce paragraphe et ceux qui suivent, Pa Kin se fonde librement sur l'autobiographie de Vanzetti, qu'il avait donc rendue en chinois : *The Story of a Proletarian Life*, trad. de l'italien par Eugène Lyons, préface d'Alice Stone Blackwell, notes par Upton Sinclair, Sacco-Vanzetti Defense Committee, Boston (Mass.), 1924.

s'entrouvrent et laissent apparaître le buste d'une jeune fille. Sur la grand-route qui borde la rive du fleuve, un groupe de jeunes gens avance en chantant et en sifflant gaiement, des odes à la lune et aux étoiles. Il y a dix-neuf ans, il était l'un d'entre eux. Mais désormais, tout cela est bien fini. Maintenant, même son pays natal d'Europe du Sud s'est recouvert d'un gigantesque nuage noir. Nous sommes aujourd'hui le 19 août, et du 19 au 22 à minuit, il ne reste que trois jours. Sa sœur arrivera demain, ou peut-être après-demain, et si un imprévu la retarde il ne sera plus de ce monde quand elle arrivera. Il sera déjà passé sur la chaise électrique.

La chaise électrique, cette grande invention de la science moderne, il va bientôt en profiter. N'est-ce pas un privilège ? Autrefois, il révérait la science, il se réjouissait des bienfaits qu'elle avait apportés à l'humanité et aussi à lui-même. Quand il avait quitté le ciel bleu de l'Italie en quête de bonheur, il avait vu pour la première fois, en arrivant au « pays de l'espérance », toutes ces nouvelles machines étranges destinées à remplacer le travail humain, et son cœur s'était empli de joie. Il croyait de tout son être que ces machines et toutes les découvertes scientifiques pourraient être mises au service du bonheur de l'humanité, car il croyait en effet que la « terre promise » était un magasin de bonheur pour les gens malheureux. C'est plus tard seulement, et progressivement, qu'il a compris à qui ce bonheur était destiné. À présent, étendu sur son lit, il attend qu'une invention de la science vienne lui ôter la vie. Sa vie, la vie d'un ouvrier ordinaire, la vie d'un marchand de poissons ambulant, et aussi la vie de son compagnon, un cordonnier. Ce sont les gens comme eux qui passent sur la chaise électrique. Ils appartiennent à une autre classe. C'est pour les gens comme eux que la chaise électrique a été inventée. Cette chaise de métal, il l'a déjà vue à de nombreuses reprises. Un capuchon en forme de casque est suspendu au-dessus, et sur le siège il y a une ceinture pour attacher le corps, avec à la base deux sangles de métal où l'on introduit les pieds. Il est souvent allé près de la chambre d'exécution, on le conduisait là-bas pour qu'il voie bien les lieux. Chaque fois qu'il voyait la chaise électrique, il imaginait des choses étranges. Au début, pendant quelque temps, on l'avait placé exprès dans une cellule voisine de la chambre d'exécution. Il lui arrivait souvent d'entendre, en pleine nuit, les hurlements d'effroi que poussaient ceux qu'on exécutait. Dans ces moments-là, il ne pouvait plus fermer l'œil. Et quand le bruit des pas se rapprochait de sa cellule, une peur incontrôlable s'emparait de lui : « C'est mon tour », se disait-il.

Dans ce bas monde, il n'y a pas de justice ! Il a les mains propres, son cœur déborde d'amour, sa vie a été irréprochable, et ces gentlemen vêtus de smokings et coiffés de chapeaux hauts de forme qui jouent au golf veulent l'envoyer sur la chaise électrique. « Coupable », ont hurlé à l'unisson capitalistes, politiciens, juges, commerçants, professeurs. Ils s'y sont tous mis pour assassiner ces deux ouvriers étrangers qui sont innocents. Non, dans ce bas monde il n'y a pas de justice !...

L'horloge sonne, c'est l'heure de dormir. La lampe électrique éclaire violemment sa cellule, et par la fenêtre on aperçoit un coin de ciel noir. Le temps file à toute allure ! Un nouveau jour vient de s'achever. Et dans vingt-quatre heures il aura encore un jour de moins à vivre. Les jours sont si courts ! Il a entendu dire que ce soir un coupable allait passer sur la chaise électrique. Quelqu'un comme lui probablement !

La lampe s'est éteinte. Il est allongé sur son lit, incapable de fermer l'œil. Il pense à sa sœur perdue au milieu de l'océan, il pense à ses amis dévoués, il pense à son compagnon Nick, il pense à ceux de sa classe qui sont en train de lutter. Il pense

aussi, bien sûr, à ce vieux juge à face de singe, au petit homme au visage rond, au recteur à la figure austère... Eux, en ce moment, dorment confortablement dans leur lit, à moins qu'ils ne jouent aux cartes dans leur club privé en buvant un verre !

De ses grosses mains, il se tire avec colère les cheveux. Il parle tout seul, comme un fou :

— Demain, je vais demander qu'on installe un émetteur de radio dans ma cellule ! Et je raconterai mon histoire au monde entier¹⁶ !



— || —

Le 22 août 1927 fut le jour le plus animé de la prison de Charlestown. Ce jour-là, ni chants ni cris d'enfant, rien que le vacarme de la foule et les klaxons des voitures. De nombreux policiers en armes gardaient la porte de la prison devant laquelle de nombreux ouvriers et ouvrières faisaient les cent pas. Jamais depuis sa construction, en 1805, la prison n'avait attiré sur elle l'attention comme ce jour-là. Deux ouvriers italiens qui vont passer sur la chaise électrique, l'événement faisait du bruit dans le Massachusetts. Rien de comparable ne s'était produit dans le coin depuis qu'on avait brûlé des sorcières à Salem. Cela remontait à 1692, et à cette époque les États-Unis d'Amérique du Nord n'avaient pas encore été fondés.

Vers sept heures du soir, Luigia est entrée dans la prison pour dire au revoir à son frère. C'était la troisième fois qu'elle venait ce jour-là, invariablement flanquée de Rosa. Rosa venait retrouver son mari, Nick, et elle avait amené avec elle ses enfants pour qu'ils voient leur père une dernière fois.

Il est terrible de laisser derrière soi un être qu'on chérit. Cette jeune femme venue de la campagne italienne était arrivée moins de trois jours plus tôt¹⁷. Durant ces trois jours, elle avait parlé avec son frère Bartolo moins de trois heures. Ce furent les seules occasions que le frère et la sœur avaient eues de s'entretenir ensemble depuis que Bartolo avait quitté l'Italie, dix-neuf ans plus tôt.

Quand ils se quittèrent tragiquement pour la dernière fois, au visage de sa sœur Bartolo comprit qu'elle avait tout tenté pour lui, mais qu'elle avait perdu tout espoir. Une grille les séparait. Elle avait tendu les mains au travers pour le serrer dans ses bras, et lui avait fait de même. Il savait qu'ils s'embrassaient pour la dernière fois.

— Mon frère, mon frère chéri, prie Dieu ! L'implore-t-elle. Il va certainement sauver ton âme¹⁸.

16. Apprenant, le 10 août 1927, que son pourvoi en grâce (que Sacco avait refusé de contresigner) avait été rejeté, Vanzetti fut victime d'un accès de folie et demanda qu'on lui apporte un poste de radio émetteur afin de pouvoir alerter l'opinion mondiale sur son cas. Voir Francis Russell, *L'Affaire Sacco-Vanzetti*, p. 417.

17. Luigia est arrivée aux États-Unis le 19 août.

18. Pa Kin s'inspire probablement ici des propos tenus par Luigia à son arrivée aux États-Unis. Voir Francis Russell, *L'Affaire Sacco-Vanzetti*, p. 418.

Sa sœur est une catholique fervente. C'est la première fois qu'elle quitte la maison et qu'elle voyage seule sur l'océan, et elle ne compte que sur son amour et sa foi, son amour pour son frère et sa foi en Dieu. Elle s'est mise à pleurer, incapable de parler davantage. À ses yeux, Dieu est le juge suprême. Elle n'a rien trouvé d'autre à dire à son frère que de le supplier de prier pour sauver son âme.

Lui demander de prier Dieu pour sauver son âme, quelle absurdité ! pense-t-il. Croit-elle vraiment qu'en des circonstances pareilles il va se mettre à croire, comme un enfant, à quelque chose qui n'existe pas ? Il a un sourire amer.

— Ma sœur, ne pleure pas. Il n'est pas si tragique de mourir. Nous devons tous mourir.

Il a posé un baiser sur son front pour la réconforter. Oui, nous devons tous mourir, se dit-il. Le vieux juge, comme le gouverneur de l'État, le recteur et tous les autres gens, tous finiront par mourir. Quelle différence ?

Mais pourquoi doit-il mourir avant eux ? Qu'est-ce qui leur donne le droit de l'envoyer sur la chaise électrique et de l'exécuter ? La colère le reprend, une colère teintée de chagrin. Il souffre de voir sa sœur pleurer, il souffre de devoir lui dire adieu. Quand il a quitté la maison, elle n'était qu'une gamine, et elle est devenue une jeune femme. Elle a traversé toute seule l'océan et elle va le traverser dans l'autre sens, encore toute seule, en emportant son cadavre avec elle.

— Mon frère, embrasse ce crucifix, et que ton âme trouve la paix. En rentrant, je prierai pour toi.

Sa sœur a essuyé ses larmes. Elle veut que son frère embrasse le crucifix qui pend sur sa poitrine. Elle ne se soucie plus que d'une seule chose : qu'il sauve son âme, sans se douter que demain on comparera son frère à Jésus-Christ.

— Ma sœur, tu oublies que je suis athée, tu oublies pourquoi je vais passer sur la chaise électrique. Je ne veux pas que tu pries pour moi. Quand tu seras de nouveau de l'autre côté de l'océan, je veux que tu racontes à tout le monde ce qui m'est arrivé. Tu leur diras qu'on a condamné à mort un innocent !

Bartolo parvient encore à dominer son émotion. C'est un athée, et tout à l'heure, il ne laissera pas le prêtre prier pour lui et il refusera de se confesser.

Quelque chose lui revient en mémoire, quelque chose qui ressemble à une lampe allumée dans la nuit noire, quelque chose qui lui fait plaisir. Il esquisse un sourire :

— Ma sœur, ce matin j'ai reçu une lettre venant d'Afrique. Un soldat démobilisé m'a écrit pour me dire qu'il voudrait mourir à ma place.

Les larmes de Luigia coulent de nouveau.

— À quoi bon pleurer comme ça ? Tu t'inquiètes encore pour le salut de mon âme ? Allez, n'y pense plus. Courage. Tu sais bien que je suis innocent !... Est-ce que tu te rappelles quand j'ai quitté la maison, il y a dix-neuf ans ? Tu t'accrochais à mes jambes en pleurant. Tu n'étais qu'une petite fille, et tu as bien grandi depuis. Tu as traversé l'océan toute seule pour venir me voir, tu m'épates...

— Je vais aller trouver le gouverneur de l'État, je vais le supplier, je vais le supplier pour qu'il t'accorde sa grâce.

Elle a parlé en pleurant. Sa résolution est prise. Lui s'insurge de nouveau :

— M'accorder sa grâce ? Pourquoi implorer sa grâce ? Je suis innocent !

Mais l'entrevue touche à sa fin. Dans la cellule voisine, la scène des adieux entre Nick et sa femme n'est pas moins tragique.

Une fois sa sœur partie, Bartolo reste seul dans sa cellule. Il parcourt calmement la pièce de long en large. Le chagrin est toujours là, mais il se sent beaucoup plus serein qu'au cours des deux jours précédents. Il médite.

Sur quoi médite-t-il ? Sur la mort, en se demandant si elle est effrayante ? Médite-t-il sur la chaise électrique, en se demandant comment elle est construite ? Médite-t-il sur ces gens en se demandant comment ils se préparent à leur festin de sang ? Non, il songe à ses amis.

Il songe à ses sœurs et à son père. Il songe à son pays d'Europe du Sud. Il songe aux mouvements qui s'organisent partout dans le monde pour le sauver.

Il est maintenant proche de la fin. Le temps qu'il a pour méditer lui est compté. Il sait parfaitement qu'il ne doit pas laisser envahir ses dernières pensées par ces maudites gens. Il ne doit pas consacrer ses dernières pensées à les maudire. Au cours des jours précédents il les a suffisamment maudits comme cela. Maintenant, il doit aimer et bénir ceux qui ont essayé de le sauver, ceux qui l'aiment et qui éprouvent de la compassion pour lui. Les heures lui sont comptées et il voudrait les consacrer à penser à ces gens-là.

Amour, c'est parce qu'il a voulu aimer qu'il meurt. Il voudrait que ce mot reste gravé à tout jamais dans son cœur. L'amour qu'il porte à ces gens est bien plus important. Il ne veut pas laisser sa haine pour les autres envahir son cœur.

Le juge, le gouverneur de l'État, les professeurs... Quelle importance ont-ils ? Savent-ils mieux que lui ce qu'est l'amour ? Quand ils mourront, parviendront-ils à provoquer la compassion et le chagrin de millions d'hommes, leur soutien et leur agitation ?

La cloche retentit. Elle annonce qu'il est minuit.

Comme le temps a passé vite ! Sa sœur et lui se sont quittés il y a un instant à peine. Il n'a pas eu beaucoup de temps pour méditer. Et il n'en aura plus jamais.

Ah que la vie est précieuse !... Et si tout cela n'était qu'un rêve ? pense-t-il.

Le prêtre est là. Il affiche un visage bienveillant. Le gardien ouvre la grille.

Il sait que tout est fini. Cet homme vêtu de noir, telle l'ombre noire de la mort, vient lui annoncer qu'il va mourir.

— Mon fils.

Le prêtre commence à débiter son sermon.

Pourquoi écouterait-il ce sermon ? Aurait-il quelque péché à confesser au prêtre ?

Prière... Rachat... Ce visage bienveillant est à présent un visage hypocrite derrière lequel se dissimulent le crime et l'injustice.

— Je suis athée. Je ne crois absolument pas en l'existence de Dieu.

Il a coupé le sifflet au prêtre.

La chaise électrique et le prêtre appartiennent au même camp, c'est la civilisation chrétienne. Voilà ce qu'il pense en son for intérieur, tandis qu'il regarde le prêtre s'éloigner.

Dehors, des pas résonnent. Certains lui sont familiers, ce sont ceux de Nick, son camarade Nick.

Nick est emmené à la chaise électrique. Son cœur bat à tout rompre. Rosa, Dante, ces deux noms bourdonnent à ses oreilles, c'est lui qui les prononce. Rosa, cet adorable petit bout de femme. C'est fini, sept ans d'espoir réduits à néant.

Son tour va venir tout de suite, il le sait. Ils entrent pour le pousser hors de la cellule.

Le gardien le prend par le bras, mais lui se dégage. Il veut avancer seul. Il n'a pas peur. Il est innocent.

Il n'a pas fait plus de vingt pas, et le voilà dans la chambre d'exécution, où la chaise électrique l'attend !

Il ne voit pas le cadavre de Nick. Il doit certainement se trouver derrière le paravent pense-t-il. Il a remarqué un grand paravent derrière lequel, manifestement, on cache quelque chose d'étrange.

La chaise électrique, la chaise en métal jaune, se dresse solennellement dans la pièce tel un trône. C'est une invention de la science moderne, capable de ravir la vie d'un homme. Et puis ce chapeau de cuivre, ce casque qu'on enfle sur la tête, va-t-il vraiment lui ravir toutes ses pensées ?

Il jette un regard dédaigneux sur la chaise électrique et s'avance vers elle lentement. Soudain, les paroles qu'il a prononcées voilà quelques mois devant le vieux juge¹⁹ affluent à sa tête :

« Si cette chose n'était pas arrivée, j'aurais passé toute ma vie à parler au coin des rues à des hommes méprisants²⁰. J'aurais pu mourir inconnu, ignoré : un raté. Maintenant nous ne sommes pas des ratés. Ceci est notre triomphe²¹. Jamais, dans toute notre vie, nous n'aurions pu espérer faire pour la tolérance, pour la justice, pour la compréhension mutuelle des hommes, ce que nous faisons aujourd'hui, par hasard. Nos paroles, nos vies, nos souffrances, ne sont rien. Mais qu'on nous prenne nos vies, vies d'un bon cordonnier et d'un pauvre crieur de poisson, c'est cela qui est tout ! Ce dernier moment est le nôtre. — Cette agonie est notre triomphe. »

Ces paroles soudain lui sont revenues, comme si elles étaient gravées dans son cerveau.

Il lui semble avoir tout compris. Il lui semble que toute passion s'est évanouie en lui. Plus rien ne lui reste désormais que sa mort. Il n'avait pas tort : son agonie sera son triomphe, sa mort sera son triomphe.

Il s'avance ferme et résolu vers la chaise électrique, sans crainte ni regrets, comme si tout cela était naturel.

— Bonsoir, monsieur.

Le gardien-chef a parlé d'une voix douce en lui tendant la main. Bizarrement, des larmes brillent dans les yeux de cet homme qui est dans la force de l'âge. Des yeux qui regardent son visage imperturbable avec tristesse et impuissance comme pour lui dire : Allez, pardonne-moi, je ne peux pas faire autrement !...

Il sourit doucement. Il comprend que l'homme n'est qu'un infime rouage de la gigantesque machine ! Son rôle est secondaire, il n'est qu'un exécutant, ce n'est pas lui qui décide, il ne fait qu'obéir. Pourquoi Bartolo le détesterait-il ? Il a pitié de cet homme.

Alors il lui tend la main et serre la sienne énergiquement :

19. En fait, ces propos furent tenus devant Philip D. Stong, reporter à la *North American Newspaper Alliance*, lorsqu'il rendit visite à Vanzetti dans sa cellule en mai 1927 (d'après *The Letters of Sacco and Vanzetti* [1928], edited by Marion Denman Frankfurter and Gardener Jackson, p. lv, Penguin Books, 1997). Nous reprenons la traduction donnée dans la réédition de la version abrégée française de cet ouvrage, qui n'indique pas la source et date par erreur la citation du 9 avril 1927 (Sacco et Vanzetti, *Lettres, 1921-1927*, p. 7).

20. Pa Kin, ici, traduit de façon fautive par : «... à parler au coin des rues, à discuter et à me moquer des gens».

21. L'original dit : « Ceci est notre carrière et notre triomphe. »

— Je vous remercie, lui dit-il en souriant. Je vous remercie pour tout ce que vous avez fait pour moi²².

Oui, il remercie cet homme, parce que cet homme l'a effectivement toujours bien traité.

Il voit, il sent les larmes de l'homme couler sur sa main. Il lâche sa main et va s'asseoir sur la chaise électrique.

Il est maintenant assis sur la chaise électrique, les mains posées sur les accoudoirs. Comment peut-on asseoir des hommes là-dessus ! pense-t-il. Mais on entreprend sur-le-champ de placer les bracelets de métal autour de ses chevilles. Puis on l'attache à la taille.

Parler. Il est temps maintenant de prononcer ses dernières paroles. Parler !

Il lève tranquillement les yeux et regarde droit devant. On a disposé en face de lui trois chaises, et elles sont occupées par trois hommes : un reporter, autorisé exceptionnellement à se trouver ici²³, le médecin chargé de contrôler l'exécution³⁴ et le gardien.

Il regarde d'abord le médecin. Un médecin doit nécessairement contrôler les exécutions, cela aussi ce doit être une invention de la science moderne. Il regarde ensuite le gardien, à quoi bon le regarder encore ? Il regarde pour finir le reporter : quand cet homme sortira il rapportera au monde entier ses dernières paroles. C'est ce reporter, ce seul et unique reporter, qui se fera l'écho de sa voix auprès de tous les hommes. Il voudrait lui dire quelque chose.

— Messieurs, je tiens à vous dire que je suis innocent. Je n'ai jamais commis de crime, quelques péchés, mais jamais de crimes... (Pourquoi faut-il que je leur dise cela ? Ils ne sont pas dignes de connaître mes fautes. Les leurs sont certainement bien plus grandes que les miennes!)... Je suis innocent de tout crime, pas seulement de celui-là, mais de tous...

En disant cela, il veut que partout dans le monde on sache qu'il était innocent. Il veut que le monde entier soit convaincu de ce qu'il n'a jamais tué personne, ni jamais volé d'argent.

Ces paroles sont trop faibles. Les gens de la République du Dollar n'y prêteront pas attention. Ce M. Lowel, le recteur, ne va-t-il pas en sourire ? Ce juge à la face de singe et ce gouverneur à la face ronde ne vont-ils pas applaudir en signe de joie ? Non, ce n'est pas possible ! Il va mourir et ses paroles sont encore trop modérées. Il faudrait que ses paroles puissent faire trembler de peur tous ces gens-là.

Il promène autour de lui des yeux chargés de haine, la haine et l'amour se disputent violemment en lui. Son cœur se met à battre très fort.

Il croise malgré lui le regard du gardien, puis celui du geôlier qui se tient debout à côté de lui. On dirait qu'ils l'implorent : Allez, pardonne-nous, pourquoi nous haïr ? Nous n'avons pas le choix !

Un douloureux sourire passe sur son visage. Il murmure :

— Je désire pardonner à quelques personnes ce qu'on me fait aujourd'hui.

22. Ici, et plus loin, Pa Kin s'inspire des ultimes paroles de Vanzetti, telles qu'elles furent rapportées ensuite. Voir, par exemple, Sacco et Vanzetti, *Lettres, 1921-1927*, p. 315.

23. William Playfair, de l'Associated Press, d'après Francis Russell (*L'Affaire Sacco-Vanzetti*, p. 435).

24. En réalité, toujours d'après Francis Russell (*L'Affaire Sacco-Vanzetti*, p. 435), il y en avait cinq : le chirurgien Frank Williams, attaché à l'État du Massachusetts, les médecins légistes Magrath et McLaughlin, le Dr William Faxon, médecin de la prison de Dedham, et le Dr Howard Lothrop, un chirurgien de l'hôpital municipal de Boston.

De toute évidence, il a prononcé ces mots en y mettant toute son énergie. Sept années de souffrance pèsent sur lui. Maintenant que le moment ultime est arrivé, ils sollicitent son pardon et lui demandent d'oublier! Il a tellement donné déjà, déjà tant sacrifié. Et maintenant, ils voudraient qu'il sacrifie aussi sa haine. C'en est trop. Il n'en peut plus!... Un spasme douloureux secoue son visage.

Il a le sentiment qu'il devrait ajouter quelque chose pour exprimer sa haine. Il doit encore dire quelques mots sur sa tragique histoire. Alors il ouvre la bouche, mais on lui pose le capuchon de cuivre sur la tête. On l'empêche de parler plus.

Mort! Il est assommé par ce mot.

Tout devient noir devant ses yeux. Son corps commence à devenir insensible, son corps ressemble tout entier à un feu qui se consume, le cœur en particulier. Il pousse deux soupirs, son corps tressaille légèrement, il se débat un moment, puis cesse de remuer.

Cela n'a duré que six minutes, en tout et pour tout. Quelle rapidité! Merveille de la science moderne!



— III —

Les journaux, bien sûr, ont publié de nombreux articles sur l'événement. Un de ceux qui ont paru dans l'hebdomadaire *The Nation* de New York avait pour titre : « Massachusetts assassin ».

Le journaliste du *World Magazine* de New York a écrit : « À compter d'aujourd'hui, l'université de Harvard sera connue comme un endroit où l'on forme les bourreaux. »

Un quotidien a reproduit un croquis représentant la Statue de la Liberté tenant dans sa main droite non pas un flambeau, mais un poignard.

(traduit du chinois par Angel Pino)